

La Lettre de l'OPMA

Observatoire des pratiques de
la montagne et de l'alpinisme

n°35 - Avril 2016

Éditorial

C'est devenu un rituel : chaque début d'hiver, à la première neige, sans attendre une hypothétique stabilisation du manteau neigeux, un nombre grandissant de skieurs se précipitent en montagne et y affrontent les premières avalanches en y perdant parfois la vie.

La mort par avalanche n'est pourtant pas une fatalité. Philippe Descamps, membre de l'OPMA, et Olivier Moret le montrent remarquablement bien dans un ouvrage récent, « *Avalanches, comment réduire le risque* » paru aux éditions Guérin. On ne peut que recommander à tous les skieurs de randonnée la lecture de ce livre qui non seulement fait le point sur les méthodes d'évaluation (toujours incertaine) du risque d'avalanche, mais aussi et surtout sur les facteurs personnels de la prise de décision.

La mort est-elle pourtant consubstantielle à l'alpinisme ? Un débat sur cette question au sein de notre observatoire a permis de dégager certaines particularités de nos pratiques. Elle a montré en particulier la dimension sociale et historique du risque, qui, compte tenu des valeurs portées par la société, peut expliquer en partie l'apparent divorce entre celle-ci et les alpinistes.

Nous retranscrivons dans cette Lettre les points forts de la discussion, en commençant par le témoignage de Paul Bonhomme qui nous rappelle qu'aucune analyse rationnelle de notre passion ne supprimera jamais la douleur de ceux qui, au retour de la montagne, doivent affronter le deuil.

Notre débat n'a pas permis de trancher, et les points de vue continuent de s'opposer. Rendez-vous donc pour une suite dans une prochaine Lettre de l'OPMA

Bernard Amy

Diffusion de la Lettre de l'OPMA :

Seuls les abonnés à jour reçoivent l'exemplaire papier de la Lettre de l'OPMA. Nous leur savons gré de s'acquitter d'un abonnement qui contribue à faire vivre l'OPMA – et souhaitons que d'autres lecteurs en fassent autant !

Les personnes et les institutions désirant recevoir la Lettre par Internet, sont invitées à s'inscrire sur la liste de diffusion auprès de michel.echevin@wanadoo.fr

Abonnement : 20 €

La lettre de l'OPMA : Maison de la Montagne
3, rue Raoul-Blanchard 38000 GRENOBLE.

Au Bord du Chemin

Paul Bonhomme

Août 1986... un enfant s'arrête, épuisé, au bord d'un sentier du Val d'Hérens, juste sous la petite dent des Veisivi. Il a peur, son cœur s'est emballé, il fait de l'asthme. Cachant ses pleurs sous ses boucles encore blondes, il a honte aussi. 4 litres d'eau, il se croyait invincible, 4 litres d'eau dans son sac à dos, il cherche l'air que lui a coupé l'eau.

Juillet 1998... dans l'aéroport il attend ceux qui reviennent de si loin, sans lui. Le petit garçon a grandi et au fond de son cœur, à cet instant précis, il ne ressent que de la colère. Il en veut surtout au grand brun qu'il avait vu déposer des étoiles dans les yeux de son frère et dont la silhouette se profile au bout du couloir de verre. Sans lui.

Il ne le quitte pas des yeux, il lui faut un coupable.

Il faut que quelqu'un ait commis une faute.

Il lui faut, coûte que coûte, une réponse à la douleur.

Avril 2015... la saison d'hiver en montagne a été difficile. Nous avons perdu des proches, collègues, amis, parents... enfants. Face à l'océan de vide qui se creuse à chaque nouvel accident, il nous faut à nous aussi, un coupable. Tour à tour, nous nous en sommes pris aux conditions, à l'inconscience, au manque d'humilité, à la

montagne homicide, dangereuse, à l'inexpérience, au trop d'expérience, au détail que les autres n'avaient pas vu, aux professionnels, aux amateurs, à l'argent qui pourrait tout, à ce monde qui change trop vite, à l'individualisme, au corporatisme, à la dé-responsabilisation...

Mais voilà : il n'existe aucune réponse à la douleur.

Août 1986... son grand frère galopait loin devant et pourtant il est redescendu. Honteux, il ouvre son sac et montre les litres d'eau qui lui pèsent tant à présent. Son souffle s'est calmé en même temps que ses sanglots. Doucement son sac se vide et d'une parole rassurante, le regard bleu ancré au sien, son frère lui dit : « Ne t'inquiètes pas, on va t'attendre. »

Ne pas juger.

Essayer de comprendre évidemment, mais ne pas juger l'autre alors même qu'il a fait des erreurs.

Ne pas juger alors même qu'il a commis la pire d'entre elle : celle de ne jamais revenir. Ne pas le laisser seul au bord du chemin, l'accompagner, le faire grandir, lui pardonner. C'est ce que mon frère m'a appris ce jour-là, c'est ce que j'essaie de faire depuis en tentant de vivre son absence, c'est ce que la montagne m'apprend tous les jours.

Il n'existe aucune réponse à la douleur...

Suite et fin (hélas) d'un débat avec Paul Keller

Gilles Rotillon

Dans un passage de son livre de souvenirs « La montagne oubliée¹ », Paul Keller discute une thèse qui m'est chère, celle sur l'alpinisme et son rapport à la mort qui me semble le caractériser de manière essentielle. J'avais l'intention de continuer ce débat avec lui. Sa mort ne m'aura pas permis de le faire. La poursuite de cette discussion me tenait d'autant plus à cœur que j'ai beaucoup d'admiration pour Paul, ayant eu la chance de le côtoyer au sein de l'OPMA dont il a

été une des chevilles ouvrières et dont il restera une figure de référence. Paul était un humaniste comme j'en ai peu connu et le fait qu'il ne soit pas d'accord avec mon point de vue ne pouvait que m'inciter à être plus clair dans mon propos.

Paul mène cette discussion dans un paragraphe intitulé « l'alpinisme et la mort » (p. 151), où il commence par s'opposer à ceux qui en font précisément la raison principale de leur pratique, « parce que c'est aux limites, dans la proximité de la mort, qu'on se sent vivre le plus intensément ». Reconnaisant ensuite que ma position est « plus nuancée », il reprend in-extenso la

.../...

1- Publié en 2005 aux éditions Guérin.

Suite et fin (hélas) d'un débat avec Paul Keller
Gilles Rotillon- *Suite*

caractérisation que je donne de l'alpinisme pour s'en démarquer également. Je le cite : « Faire du rapport à la mort l'essence même de l'alpinisme, (...) m'est étranger ! Parler ainsi exprime un déplacement de sens qui me heurte alors même que, dans la pratique de l'alpinisme, l'accident mortel est non seulement une possibilité, mais *un risque nécessaire à son authenticité* (je souligne). Le rapport à la mort n'est pas le tout de l'alpinisme, l'essentiel, mais une de ses composantes » (p. 154). A lire ces lignes, nous ne sommes pas si éloignés. Oui, je pense aussi que le risque mortel est nécessaire à un alpinisme authentique et je n'en fais pas son « tout », juste une composante, mais une composante ... « essentielle ». C'est à dire que si on la supprime, la pratique change fondamentalement, on ne fait plus de l'alpinisme, mais de l'escalade.

Mais un peu plus loin, après avoir insisté sur le contre-sens consistant à faire du rapport à la mort l'essentiel de l'alpinisme, il aborde ce qui est pour lui « le centre de gravité et le motif fondateur de l'alpinisme : son rapport à la haute montagne. Tout le monde vous le dira ! Ce qui, dans l'alpinisme est significatif et central, essentiel, c'est d'abord ce rapport-là ! Le rapport à la mort n'est certes pas indifférent, mais il vient après, comme la limite à ne pas atteindre ni dépasser. L'alpinisme se définit par son centre, non par sa limite. » (p. 155).

La formule est séduisante, bien que discutable, car c'est souvent à la limite de fonctionnement d'un système qu'on en comprend vraiment le principe, mais c'est un point secondaire. Tout le débat porte, me semble-t-il sur l'interprétation que l'on fait de ce rapport à la mort ou à la montagne que chacun de nous prend pour caractéristique de l'alpinisme.

J'ai gravi deux fois la face ouest des Petites Jorasses. La première fois, en 1972 par la voie Contamine, la seule voie sur la face à cette époque, et qui venait d'être purgée de tous les pitons laissés en place. La seconde fois, vingt ans plus tard exactement, par la voie Anouk, située un peu plus à droite, voie moderne entièrement sur goujons. C'est peu de dire que les deux voies n'avaient rien à voir entre elles. La première, sans équipement, avec un itinéraire et des relais à rechercher et une descente longue obligatoire sur l'Italie, impliquant d'emmener dans la voie

le matériel glaciaire. Et la seconde, d'un niveau technique plus difficile, mais où il suffisait de suivre les goujons, avec chaque relais équipé d'une chaîne pour la descente en rappels, certes longue dans une paroi de 700 mètres, mais ne présentant pas de difficultés particulières, pour retrouver nos sacs au pied de la voie. Pourtant le « rapport à la montagne » était objectivement le même, mais il en était tout autrement du rapport à la mort, même euphémisé sous la figure de l'engagement. Dans Anouk, nous pouvions redescendre à tout moment sans autre désagrément que de laisser un peu de matériel et de se faire tremper, alors que dans la voie Contamine, compte tenu de son équipement et de ce que nous avions comme matériel avec nous, la retraite vers le bas une fois dépassé le verrou à mi-hauteur aurait été sinon impossible, du moins très difficile et dangereuse. Sur la même montagne, et une haute montagne, au cœur du massif du Mont-Blanc, j'ai, à vingt ans d'intervalle, pratiqué deux activités : l'alpinisme dans la voie Contamine et l'escalade dans Anouk. Cet exemple pourrait être jugé peu probant dans la mesure où Anouk est quand même une voie sur les Petites Jorasses, à plusieurs heures du Montenvers, après un parcours glaciaire nécessitant d'être un alpiniste. Je n'en disconviens pas, quant à la course dans son ensemble. Faire les Petites Jorasses, quelle que soit la voie c'est de l'alpinisme. Mais il est aussi indéniable que le rapport à la mort dans la voie Contamine est sans commune mesure avec celui (quasi inexistant) dans Anouk. Aujourd'hui, dans tous les massifs, on ne compte plus les voies qui sont de l'escalade en montagne et pas de l'alpinisme. Bien sûr il y a des nuances, des problèmes de frontière, mais sur le même lieu, la haute montagne, il n'en existe pas moins deux formes très différentes de pratiques qui se différencient par le fait que dans l'une on ne peut pas se permettre de chuter sans risquer sa peau, c'est de l'alpinisme, et dans l'autre la chute est non seulement permise car sans danger mortel, mais est un moyen de progression dans la performance, c'est l'escalade.

Paul en convient d'ailleurs quand il aborde la comparaison entre l'alpinisme et l'escalade sportive (p. 156) en reconnaissant que « les conditions de l'escalade sportive ne sont pas celles que l'alpiniste trouve en haute montagne. Ici, le danger et la mort font partie du paysage, et *cela change tout* » (je souligne). Mais comme on
.../...

Suite et fin (hélas) d'un débat avec Paul Keller Gilles Rotillon- *Suite*

peut le lire dans cette citation, pour lui l'escalade sportive ne peut pas se pratiquer en pleine montagne alors que l'on constate cette réalité depuis plus de vingt-cinq ans. Je me souviens d'un jour où en redescendant en début d'après-midi dans Bienvenue au Georges V, une jolie voie de l'Envers, j'ai croisé Marco Troussier qui montait avec deux candidats aspirant-guides. On était bien loin des levers aux aurores, de l'angoisse de l'horaire à respecter ou de la météo à surveiller qui est le lot de l'alpinisme. Juste une belle escalade un après-midi, sans sacs, sans stress, avec la certitude de rentrer à l'heure pour dîner. Ici, le rapport à la montagne est secondaire (et celui à la mort quasi inexistant).

Dans la section suivante, intitulée « gérer le risque », Paul fait du rapport à la montagne la cause de l'engagement caractéristique de l'alpinisme : « Parce que l'alpinisme, à la différence de l'escalade sportive, privilégie le rapport à la montagne, il est une activité que l'on dit « engagée » du fait qu'elle peut mettre en jeu (en gage) la vie de ses pratiquants » (p. 157). Mais il se démarque de ma position quand je dis que si on supprime l'engagement (comme dans Anouk), on supprime « du même coup l'alpinisme, qui est l'activité qui porte l'engagement à son maximum, c'est à dire jusqu'à risquer la mort ». Il me reproche, avec cette formulation, de « confondre l'alpinisme avec un engagement vécu principalement dans son rapport à la mort ». Pour lui, « l'engagement extrême n'est pas le tout de l'alpinisme, ni son expression la plus significative ». Et il ajoute que « quand l'alpiniste envisage de porter son engagement jusqu'à la mort inclusivement, le rapport plus étroit à la montagne qu'il recherche peut-être, est un rapport fusionnel. La montagne n'est plus un vis à vis qu'il découvre et qu'il aime, mais l'objet d'une conquête et d'une possession qui le dévore et l'aliène » (p.158).

Je reconnais que ma formulation sur l'engagement est ambiguë en ce qu'elle peut effectivement laisser supposer que l'alpinisme n'est qu'un « engagement vécu principalement dans son rapport à la mort » alors que l'engagement comporte évidemment des degrés. Je parle d'ailleurs d'engagement au maximum, ce qui implique qu'il peut être plus ou moins important. Quand je parle de rapport à la mort, cela ne veut pas dire que quand on fait une course en

montagne, quelle qu'elle soit, on doit penser sans arrêt à la mort (ce serait insupportable et il y aurait sans doute bien peu d'alpinistes). La notion d'engagement rend bien la gradation qui s'établit assez naturellement dans la réalisation d'une course en montagne dans l'esprit de l'alpiniste en fonction du degré de difficulté choisi et de ses ressources techniques et mentales. L'un trouvera la voie normale de l'Aiguille du Tour déjà à sa limite et l'autre escaladera la voie Colton-McIntyre aux Grandes Jorasses en quelques heures sans problème. Mais dans les deux cas, le risque mortel est présent et s'il ne faut pas en être obsédé, il ne faut pas non plus (se) le cacher. Sinon on risque le pire.

Ce que je dis est finalement très simple : si le risque mortel n'existait pas, l'activité consistant à gravir les montagnes ne serait pas ce qu'on appelle aujourd'hui alpinisme. En ce sens il est donc essentiel. Mais la pratique concrète proprement dite (qui fait intervenir notamment l'escalade comme moyen de progression) ne doit évidemment pas être évacuée. Le rapport à la mort seul est insuffisant, mais sans lui pas d'alpinisme.

Ce n'est donc pas un problème « d'engagement extrême ». Certes dans ces cas, rares et vécus le plus souvent par les grands alpinistes, le rapport à la mort est perçu dans l'action. Donc il est immédiatement visible et c'est pourquoi j'y ai fait référence. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas là où il est moins repérable. Quant à l'alpiniste que le rapport à la mort conduit à faire de la montagne « l'objet d'une conquête et d'une possession qui le dévore et l'aliène » que Paul m'oppose, c'est un autre problème qui revient sur le plan des motivations. En général, l'alpiniste ne décide pas de « porter son engagement jusqu'à la mort inclusivement ». Si c'est le cas c'est que cet alpiniste a des tendances suicidaires, car on ne cherche pas la mort dans l'alpinisme, même dans les pires moments, on se bat pour l'éviter. L'alpiniste convoqué par Paul pour discuter ma position n'est heureusement pas représentatif.

Réaction de Rozenn Martinoïa

A la lecture de ton texte, Gilles, je me demande s'il n'y a pas un malentendu dans le débat qui s'était ouvert entre toi et Paul, qui découlerait de ton usage répété du mot "essentiel". Le temps me manque pour développer une recherche sémantique et philosophique mais il me semble que ce terme convoque en filigrane beaucoup de choses, sur lesquelles achoppait Paul. Or ton propos n'est-il pas simplement d'effectuer, sans philosophie, sans psychologie, sans jugements de

valeurs, une typologie permettant de distinguer simplement par des caractéristiques objectives d'une pratique, deux activités différentes? Ce qui expliquerait qu'à mon tour, j'adhère aux objections de Paul tout en trouvant pertinent ton critère de distinction entre (en tant que définition objective d'une pratique et non explication subjective d'une pratique) escalade et alpinisme.

Réponse de Gilles Rotillon

Tu as raison, Rozenn, mon usage du mot essentiel est à la source des réticences de Paul. Dans le texte initial j'avais même écrit que j'étais à la recherche de l'essence de l'alpinisme et la réaction de Paul me conduirait aujourd'hui, si je devais reprendre ce texte, à ne pas utiliser ce terme. Ou du moins à le dire autrement. Ce que tu dis est juste, le risque de mort est caractéristique de l'alpinisme objectivement à la différence de l'escalade. Et si on arrivait à l'éliminer complètement comme on a réussi à le faire avec l'escalade, il n'y aurait plus d'alpinisme. Encore une fois le fait qu'il y a aussi des morts en escalade n'est jamais dû à la logique de l'activité mais à des fautes humaines alors qu'en alpinisme on peut se tuer sans faire de fautes. La logique de l'éthique de l'engagement tant appréciée par les alpinistes, au point qu'ils en font un critère « essentiel » de la qualité de la performance, rend par exemple la chute potentiellement mortelle, mais quand elle arrive, ce n'est pas une « faute »,

c'est une décision consciemment réfléchie qui est prise à chaque instant par l'alpiniste qu'il soit de haut niveau ou pas. Si les alpinistes s'assuraient systématiquement de manière à ce que la chute ne soit JAMAIS mortelle et qu'ils puissent redescendre à tout moment sans risques dirions-nous qu'ils font encore de l'alpinisme ?

Pour moi, le développement de l'escalade est incompréhensible si on ne voit pas que la cause « essentielle » en est la suppression du risque mortel. Ce qui est possible c'est que l'utilisation du mot « essence » par un mécréant comme moi et la réticence de Paul à l'entendre dans un sens objectif sans connotation spirituelle a peut-être contribué à sa réaction.

Bref, je souscris complètement à ta lecture, je n'ai pas de visée philosophique ou psychologique et je pense même que la question des motivations qui font que l'on pratique l'alpinisme est un tout autre débat que Paul n'a à mon avis pas complètement séparé dans ses objections.

Réaction de Bernard Amy

En lisant la réaction de Rozenn et la réponse de Gilles, j'aurais tendance à aller dans le sens de Rozenn, et pour cela à dépasser le mot « essentiel ». En faisant du risque mortel « l'essence » de l'alpinisme, Gilles, tu en fait un absolu alors même qu'il a toujours eu une valeur contingente. En fait, pour reprendre un vieux débat, l'essence nous cache l'existence, et l'existence traîne derrière elle l'histoire.

Je crois me souvenir que dans notre discussion l'un de nous a rappelé qu'il fallait tenir compte de la dimension historique de l'alpinisme, et donc donner au mot essentiel une valeur « essentiellement » relative.

Chaque période des deux siècles d'existence de l'alpinisme a tenté de le définir, ou plutôt de définir ce que devait être le « vrai alpinisme ». Chaque fois, chaque groupe de .../...

Réaction de Bernard Amy

Suite

pratiquants a voulu donner à SA définition une valeur absolue en tentant de déclarer seule légitime SA conception de la pratique de la haute montagne ... ceci avec la même ardeur que celle de Gilles quand il tente de nous convaincre de la prééminence de son point de vue.

Que l'on songe à la véhémence des partisans de l'alpinisme avec guide pour qui, à l'époque, l'alpinisme sans guide était une déviance dangereuse de la pratique. Ou au débat actuel sur l'himalayisme avec ou sans oxygène. Ou encore, pour revenir à notre débat sur l'importance du risque mortel, à l'idéologie des gouvernements fascistes de la dernière guerre mondiale pour qui le courage viril ultime était celui de l'affrontement de la mort, en particulier en haute montagne. Cette conception héroïque (au sens premier du mot) de l'alpinisme se retrouve chez nous dans des textes comme *Zénith* où Dalloz exalte les vertus de la guerre, ou le livre *Himalaya passion* cruelle racontant la disparition de Roger Duplat et Gilbert Vigne à la Nanda Devi. On la retrouve dans des courants sans doute minoritaires illustrés par des ouvrages comme *le Thanatos* de Ivano Ghirardini ou *La montagne et le mort* de Paul Yonnet.

Il semble que cette conception sacrificielle de l'alpinisme a fait son temps, et aujourd'hui la vision classique, pour ne pas dire légitime, de l'alpinisme est plutôt celle de Gaston Rébuffat ou Samivel chez qui la mort, sans être jamais absente (Rébuffat lui a consacré quelques beaux témoignages), n'est plus au centre de l'image.

Paradoxalement, alors même que pour beaucoup d'alpinistes aujourd'hui les plaisirs esthétiques, émotionnels et sportifs des pratiques de la montagne sont ce qui justifie la prise de risque, la mort continue de tenir une place centrale dans l'image que notre société se fait de l'alpinisme. L'alpiniste se veut simple conquérant de l'inutile, et de ses beautés. Le grand public s'obstine à le voir comme un trompe-la-mort, et s'élève contre les statistiques des accidents de montagne, tout en ignorant ou admettant les statistiques tout aussi préoccupantes d'autres sports de pleine nature ou d'autres activités sociales.

Cette place à part de l'alpinisme dans les représentations collectives est-elle en partie liée au fait qu'il est encore aujourd'hui perçue comme une activité teintée d'aristocratie ? Nous sommes d'accord, je crois, pour penser que tout cela méritera une plus longue réflexion.

Risque et Action

Olivier Alexandre

Je lis le texte de G. Rotillon avec le plaisir de trouver des formulations claires de ce qui est chez moi un imbroglio de questions inabouties, éventuellement contradictoires, et de débuts de réponses !

Mais il fait aussi écho à l'émotion ressentie à l'écoute des témoignages d'Ueli Steck, Stéphane Benoist et Yannick Grazziani, dans le film de Christophe Raylat sur leurs expériences de l'Annapurna, à l'automne 2013. Echo, car Ueli y répond me semble-t-il avec une sincérité (dans le sens d'un recul) rare sur son rapport à la mort, au moment de l'action (j'insiste sur ces termes) : survient un moment de son ascension où il accepte consciemment de ne pas revenir. Ce

qui ne l'empêche pas, lors de son interview, de s'interroger aussi sur ses motivations futures à aller en montagne, en faisant du rapport à la mort un élément moins... essentiel de sa pratique : il veut continuer à vivre, à aimer, à compter pour d'autres, considérant que sa pratique doit donc évoluer pour le lui permettre. En l'écoutant et pour reprendre les termes de Gilles, je dirais qu'il a eu une conduite relevant du suicidaire à un moment donné, mais certainement pas qu'il est un être suicidaire.

Bien sûr le cas est extrême et le bonhomme pas vraiment représentatif de l'alpiniste lambda, mais je trouve que U. Steck questionne là, non pas la définition de l'alpinisme mais celle de l'alpiniste, de ses motivations. Sans doute piégés par la construction que nécessite le discours, nous
.../...

Risque et Action

Olivier Alexandre

faisons du rapport de l'alpiniste à la montagne et à la mort, un « signal constant », alors qu'il me semble que la force de l'expérience vécue *in situ* est justement propice à l'inconstance de ce signal. Le gag autour du « mal des rimayes » peut être retourné : la motivation et l'appétence à l'engagement ne sont pas forcément les mêmes, lorsqu'on l'évoque objectivement en vallée et lorsqu'on le vit dans l'action : on engage parfois beaucoup plus - et avec plaisir - qu'on ne pensait

le faire ou que l'on cherche à le faire ! C'est une évidence que de le dire mais cela qualifie la place du rapport à la mort : il me semble chez une même personne, tantôt au centre, tantôt en marge. C'est sans doute là une des forces de l'expérience de l'alpinisme, la capacité qu'un environnement - ou la représentation que l'on se fait de soi dans cet environnement - a de permettre de transcender notre rapport à nos propres limites, notamment celles de la vie/mort, à un moment donné.

L'idéologie des bons et des mauvais risques

Gilles Rotillon

Le mot « risque » est un mot piégeux qui n'est pas toujours porteur des éclaircissements qu'on pourrait espérer en attendre. En alpinisme il a évidemment une place centrale au point même que certains y trouvent une caractérisation de cette pratique. Ainsi, Bernard Amy avait réagi à mon texte sur la place de la mort dans l'alpinisme en disant qu'il aurait été complètement d'accord avec moi si j'avais remplacé le mot « mort » par le mot « risque ». Plus largement, on entend souvent un discours déplorant que notre société cherche à tellement réduire le risque qu'elle dériverait vers une société sécuritaire sclérosante pour le développement de l'individu. Du coup l'alpinisme serait justement une des (rares) activités où le risque serait non seulement accepté mais recherché par ses pratiquants, ce qui les placerait en militants adeptes d'une vie « valant la peine d'être vécue » car porteuse d'un épanouissement personnel devenant de plus en plus introuvable dans la vie « normale ». On ne doute pas que cette image que de nombreux alpinistes aiment à donner d'eux-mêmes soit valorisante pour leurs egos, mais on est plus dubitatif sur son objectivité.

Ce discours est explicité de manière assez radicale dans un article d'Antonio Fischetti paru dans Charlie Hebdo et intitulé « Bons et mauvais risques » (voir l'article en utilisant le lien Internet suivant : <https://www.dropbox.com/s/1tukudlhj27y0c2/Risques%28Char.Hebdo%29.jpg?dl=0>). L'auteur revient sur le crash de l'hélicoptère qui a endeuillé le tournage d'une

émission de télévision en Argentine et qui a mis l'accent sur les « risques » de la télé-réalité. « Quand on y songe, écrit-il, c'est paradoxal : on sacralise l'audace des héros médiatiques, pendant que le commun des mortels est confiné dans une société de plus en plus sécuritaire. En fait, la notion de risque est plus morale que sanitaire ».

Antonio Fischetti place ainsi la discussion sur un plan moral, mais aussi sociologique, les « bons » risques étant ceux pris par les « nantis ». Il conclue par le couplet habituel du risque pris en compensation de l'aliénation quotidienne et par un appel au choix de ses propres risques (quels qu'ils soient, escalader l'Everest, faire de la chute libre ou picoler) puisque « vivre c'est prendre des risques, et les choisir, c'est s'assumer ».

Malheureusement il ne « risque » pas de nous éclairer beaucoup tant il mélange les choses. Et d'abord en ne définissant pas ce qu'est un risque, ce qui est malheureusement le cas de beaucoup de ceux qui utilisent ce mot et permet de mettre tout sous le même vocable en laissant le lecteur se débrouiller avec sa propre idée du sujet. Rappelons donc qu'un risque c'est un couple composé d'une conséquence et d'une probabilité d'occurrence de celle-ci. Ce qui pose immédiatement le problème de la comparaison des risques, puisque dans un espace à deux dimensions, il n'y a pas d'ordre naturel. Vaut-il mieux supporter un risque de mourir (conséquence) avec une probabilité de 0,000001 ou de se retrouver au chômage avec une probabilité de 0,3 ?

.../...

L'idéologie des bons et des mauvais risques - Suite

Gilles Rotillon

En ne prenant en compte que la probabilité, on ne définit rien et le couplet sur les fumeurs qui seraient des héros n'a strictement aucun sens. On peut dire la même chose pour le coût qui est la prise en compte de la seule conséquence. Encore une fois c'est le couple des deux qui importe et comme il n'y a pas d'ordre naturel, celui qui apparaît est une construction sociale qui traduit à un moment donné ce que la société accepte plus ou moins.

Dans la nôtre, où *l'entertainment* et son cortège consumériste tiennent une si grande place, il est compréhensible que les risques liés aux jeux télévisés soient sous-estimés. Compréhensible aussi que les risques liés au travail soient souvent passés sous silence (et même cachés, par exemple en donnant des moyens ridicules aux inspecteurs ou à la médecine du travail, qui ne peuvent pas tous les recenser). Il ne s'agit pas que le travailleur renâcle trop dans sa tâche exaltante ou que le consommateur soit trop réticent à acheter des produits alimentaires discutables.

Une manière de construire un ordre complet dans l'ensemble des risques est de considérer l'espérance mathématique du risque, soit le produit de la probabilité par le coût de la conséquence (ce qui suppose quand même qu'on puisse l'évaluer). On obtient alors un nombre unidimensionnel qui permet de classer les risques, ce qui explique sans doute pourquoi le tabagisme ou l'alcoolisme sont des « mauvais » risques et pas le parachutisme (du moins tant que les parachutistes restent peu nombreux). Pas beaucoup de morale ici, mais une espérance de coût pour la société, importante ou pas. Pour autant, il suffit de consulter les Comptes de la Nation et les budgets consacrés à la santé ou à la sécurité routière pour constater que ce principe n'y est pas mis en œuvre. Les sommes dépensées pour sauver une vie humaine selon les secteurs sont très variées (il vaut mieux avoir le Sida aux USA qu'au Mali !), alors qu'en toute rigueur elles devraient être égales. Il vaut mieux avoir certaines maladies que d'autres, prendre le train que la voiture.

Confusion aussi en associant risque et addiction. L'addiction est la dépendance d'une personne à une substance ou une activité génératrice de plaisir, dont elle ne peut plus se passer en dépit de sa propre volonté. Certaines addictions ont

des conséquences dangereuses, d'autres non, comme le collectionneur compulsif de timbres ou de disques vinyles. Je me considère pour ma part comme addict à l'escalade, activité sans risques importants que la société n'a aucune raison de vouloir contrôler. On peut donc aussi parfaitement imaginer une addiction au saut à l'élastique.

Confusion encore entre les risques qu'on ne peut pas ne pas prendre et les autres. On est obligé de travailler, mais pas de faire du saut à l'élastique (à moins d'addiction). Parler d'addiction au travail est possible pour certains (intellectuels, artistes, politiques, grands patrons ...), mais certainement pas pour la majorité de ceux qui ne peuvent faire autrement.

Confusion enfin quant aux finalités. « Vivre, c'est prendre des risques, et les choisir, c'est s'assumer ». Le fait est qu'on ne peut vivre sans prendre de risques puisque la vie est une aventure qui se termine mal et que les occasions qu'elle se termine trop tôt (accident, maladie, mode de vie, addiction,...) ne manquent pas. Mais en quoi est-ce une *définition* de la vie ? Les risques font partie de la vie, donc en vivant on prend nécessairement des risques, mais vivre c'est bien autre chose (heureusement), c'est aussi s'épanouir, aimer... je laisse à chacun la latitude de remplir les pointillés. Quant à les choisir c'est encore autre chose. Il est sûr que si on fait de l'alpinisme on connaît les risques (du moins il vaut mieux) et on choisit d'en faire en connaissance de cause. Mais quand on a travaillé 40 ans dans un local amianté et qu'on meurt d'un cancer un an après sa retraite de quel choix s'agit-il ? Et qu'assume-t-on ? Est-ce d'ailleurs bien l'individu qui choisit d'avoir une cirrhose ou la trajectoire sociale qu'il a suivie et qui l'a conduit à ce « choix » ?

Quant au plaidoyer final pour la liberté (individuelle) de « prendre des risques », elle ne peut que tomber à plat tant l'article nous laisse si démuni devant tant de confusion.

A vouloir faire du mot « risque » un drapeau signifiant la liberté face aux aliénations de notre société moderne (d'ailleurs elle-même non définie, sinon par cette soi-disant exclusion du risque, que des millions de chômeurs expérimentent tous les jours !) sans jamais définir ce qu'on entend par ce mot, on est plus près du propos de comptoir que d'un discours rationnel permettant de comprendre notre temps.

Risque et société

Etienne Jaillard

Depuis plusieurs années sont faits les constats récurrents d'une baisse de la fréquentation de la haute montagne et des itinéraires d'alpinisme, de la difficulté de la société à comprendre cette activité en raison des risques qu'elle comporte, ou de tentations de la réglementer. L'alpinisme n'étant évidemment pas déconnecté de son environnement, ces constats conduisent à se pencher sur ce qu'est le risque, sur la façon dont la société le perçoit et sur l'évolution de cette perception.

Le risque « quantifiable »

La notion de risque sous-entend une menace et une incertitude, choses inquiétantes qu'on a donc cherché à appréhender pour évaluer leurs conséquences sur la sécurité des hommes, des sociétés et des structures.

Pour dresser des « cartes de risques », les spécialistes des risques naturels (éruptions volcaniques, incendies, crues, inondations, glissements de terrain ...) ont défini le risque comme le produit de l'aléa par la vulnérabilité ($\text{Risque} = \text{Aléa} \times \text{Vulnérabilité}$), où l'aléa représente la probabilité de survenue de l'événement et la vulnérabilité évalue les dommages potentiels de la zone étudiée. Selon cette définition, un volcan donnant de fréquentes éruptions cataclysmiques en Antarctique ne représente que peu de risques, la région étant déserte et non équipée. Notons tout de suite que cette notion est relative à celui qui la définit, puisque le manchot empereur trouvera au contraire que cette situation est catastrophique, alors qu'un volcan explosant à Paris le laissera indifférent.

Suivant le même schéma, les compagnies d'assurance pour calculer les primes dues par leurs assurés, définissent le risque économique comme le produit de la probabilité de survenue de l'événement par le coût estimé de ses conséquences. Une augmentation de la probabilité d'occurrence de l'événement se traduira donc par une augmentation des primes d'assurance, comme le montre sur notre compte en banque l'augmentation du nombre d'événements extrêmes enregistrés ces dernières années, suspects de résulter du changement climatique en cours. Dans les domaines voisins de l'épidémiologie et de la

santé publique, le facteur de risque est défini comme une donnée augmentant la probabilité de survenue (l'incidence) d'une maladie. Là encore, la notion est relative : la disparition des fumeurs représenterait une chute du risque économique aux yeux des responsables de la santé, mais un risque économique considérable pour l'industrie du tabac.

Alpinisme et risque

En appliquant cette méthode d'analyse au domaine de l'alpinisme, on constate que toute l'évolution des techniques et du matériel a visé à réduire la vulnérabilité de l'alpiniste face à la chute et aux événements potentiels : pitons et mousquetons pour limiter l'ampleur d'une chute, cordes élastiques en nylon pour diminuer le choc au moment de l'arrêt de la chute, baudrier pour répartir ce choc sur le corps, broches à glace pour un assurage minimum dans les courses de neige, coinçeurs pour gagner du temps et le poids des pitons, spits pour minimiser le risque d'arrachage des assurages, casque contre les chutes de pierres, ARVA pour accélérer les recherches en avalanches, etc. Ceci a permis, en gardant le même niveau de risque (donc d'engagement) au cours du temps, d'augmenter la probabilité de chute, c'est-à-dire la difficulté intrinsèque des passages et des voies, jusqu'à envisager la chute, comme le note G. Rotillon, comme une étape nécessaire au progrès technique du grimpeur qui peut ainsi « travailler » un passage, c'est-à-dire le tenter plusieurs fois jusqu'à le franchir sans tomber.

A cela s'ajoutent les progrès survenus autour de l'activité : l'hélicoptère peut maintenant aller n'importe où (sans s'écraser comme au temps de Vincendon et Henry), les gains en précision et fiabilité des prévisions météo font qu'on peut voir 300 personnes au sommet de l'Everest le seul jour prévu de beau temps, et qu'une « tragédie du Freney » est quasi inenvisageable aujourd'hui. Les moyens de communication font qu'on peut prévenir n'importe qui, depuis n'importe où (ou presque) d'un pépin ou d'un succès, ou encore les vêtements de plus en plus « chauds » (isolants) et légers garantissent contre les risques de mauvais temps, ...

Par ailleurs, difficulté et risques sont étroitement liés. En effet, plus un alpiniste s'approche de son niveau maximum, plus la probabilité de
.../...

Risque et société - Suite

Etienne Jaillard

tomber est élevée, augmentant donc le terme aléa dans l'équation, et donc le risque. C'est ce que traduisent (traduisaient ?) par exemple, les mentions : « V, exposé », ou « TD, engagé », des topos d'alpinisme, qui se gardaient d'ailleurs de parler de risque... Ce lien est illustré par la décote considérable des voies modernes tout équipées : les passages de 5b sont en moyenne nettement plus difficiles que ceux autrefois cotés V, et une voie soutenue en 5b sécurisée par un solide équipement à demeure sera cotée D, alors qu'elle aurait mérité autrefois une cotation d'ensemble TD. La diminution des risques liée à l'équipement a donc justifié des cotations plus sévères au regard des difficultés gymniques.

En alpinisme, le risque augmente aussi avec la hauteur du grimpeur au-dessus du dernier point d'assurage, non parce que la difficulté du passage augmente, mais en raison des conséquences d'une éventuelle chute, et donc de la vulnérabilité, qui croissent en fonction de cette hauteur. Cette situation peut alors changer le comportement de l'alpiniste : l'adrénaline augmente son rythme cardiaque, accroissant la tension nerveuse, il se crispe sur les prises ou voit ses jambes trembler, augmentant sa fatigue, ou son jugement peut s'altérer en raison de la tension ou de l'angoisse grandissantes. Or, on sait depuis Szygmondy que les risques peuvent être objectifs, alors liés au milieu naturel de la montagne (chutes de pierres ou de sérac, avalanches, crevasses, prises qui lâchent, caprices météorologiques ...), ou subjectifs, et liés au comportement de l'alpiniste (capacité ou condition physiques, expérience, vitesse de progression, ...). La perception aiguë d'un risque accru peut donc se changer en danger subjectif, en augmentant fatigue et tension, ou en diminuant la lucidité de l'acteur. On perçoit ainsi que le sentiment d'un risque peut être subjectif.

Le risque ressenti

Comme on distingue température du thermomètre et température ressentie, le risque est aussi, et peut-être surtout, appréhendé et ressenti. Alfred Hitchcock avait formulé une des façons, souvent paradoxale, de ressentir le risque en disant : « *Il n'y a pas de terreur dans un coup de fusil, seulement dans son anticipation.* » Autrement dit, le risque d'un événement impressionne plus que sa réalisation. En montagne, le classique

« mal des rimayes » trouve peut-être ici une explication plus probante que le cassoulet mal digéré de la veille ou l'insomnie de la nuit. Comme le disait P. Tesson dans une interview, la peur de l'inconnu disparaît quand on s'y confronte, puisqu'il n'est plus inconnu.

Une autre façon de susciter la peur et faire ressentir le risque, bien connue des réalisateurs de films à spectacle, est de faire appel aux mythiques quatre éléments : la terre, l'eau, le feu ou l'air (le vide), auxquels la modernité et les effets spéciaux ont permis d'ajouter la vitesse (ou l'urgence). Ces éléments impressionnent par leur nature même, essentielle, vitale, immense ou mystérieuse. Ainsi, alors que le risque vital est très faible (accidents rarissimes), le saut à l'élastique fait une forte impression à qui le pratique ou le regarde, alors que regarder un fumeur ou fumer soi-même ne procurera aucune frayeur, bien qu'un fort risque vital avéré soit en jeu. Le vide joue ici un rôle évident de repoussoir, même si le délai entre la pratique et ses conséquences potentielles, joue probablement aussi un rôle important. De même, beaucoup de personnes angoissées, voire paniquées, par le transport aérien n'hésiteront pas à s'asseoir dans un train alors que le risque de mort y est identique, ou dans une voiture bien que les accidents mortels y soient vingt fois plus nombreux. Le vide, la vitesse et une impression d'impuissance donnent dans un avion le sentiment d'un danger, que neutralise le contact avec notre bonne vieille terre. Le moteur de la sensation de risque est ici l'empathie, cette façon de s'imaginer à la place du sujet qu'on observe ou imagine. Un sentiment duquel le jeune Nicolas Hulot abusait dans ses « séquences émotion » d'Ushuaïa. Pour ma part, visionner des vidéos d'escalade en solo intégral me donne, outre les mains moites, une impression de voyeurisme et un sentiment insistant de non-assistance à personne en danger.

Risques acceptables : le héros et l'enfant

Toute tentative pour dépasser notre humaine condition de petit piéton pataud, et donc pour dépasser les contraintes naturelles, par le fait même qu'elle sort du quotidien, apparaît comme risquée. C'est cependant une condition nécessaire de l'innovation et de la découverte, sinon du progrès, comme l'illustre le mythe prométhéen. Ainsi, domestiquer les quatre
.../...

Risque et société - Suite

Etienne Jaillard

éléments -auxquels il faudrait ajouter la vitesse- apparaît à la fois dangereux et admirable, puisque ceux qui le font prouvent à leurs contemporains qu'eux aussi font partie de la race des dompteurs. Ceci explique peut-être l'aura qui entoure les pionniers ou martyrs du progrès, de Roland-Garros aux passagers de la navette Challenger en passant par Nungesser et Coli, les explorateurs comme C. Colomb, Magellan, La Peyrouse, J. Cook, Amundsen et bien d'autres, les courses et les pilotes automobiles ou les pompiers chargés de défendre la société contre le feu. Le ressort de l'émotion ressentie n'est alors plus seulement l'empathie, mais est lié à l'héroïsme, cette façon de risquer sa vie pour une valeur reconnue par le plus grand nombre. Le risque est alors considéré comme acceptable, puisqu'il participe, non seulement à une aventure censée pouvoir déboucher sur du progrès, mais aussi à une entreprise de valorisation collective, jouant le même rôle qu'une équipe nationale de football (« *we are the champions !* »).

Par ailleurs, en tout humain sommeille l'enfant qu'il a été, qui réclamait sans cesse à ses parents ces contes où des loups mangent des petits chaperons rouges. Imaginer le danger dans les bras de son père (ou de sa mère) renforce par contraste le sentiment de sécurité (puisque c'est pour de faux), que tempère néanmoins l'empathie ressentie pour les héroïnes malheureuses (beaucoup plus rarement, les héros malheureux). Ces impressions de risque ou de danger, du moment que ces derniers paraissent maîtrisés ou sont extérieurs à sa propre vie, sont généralement prisées du public, si l'on en juge par l'affluence dans les salles diffusant des films « à grand spectacle » truffés de cascades ou d'effets spéciaux, par la fréquentation des parcs d'attractions proposant « grands huit », « grandes roues » ou autres manèges géants, ou par le nombre de visionnages de vidéos montrant des activités dites extrêmes. La réminiscence de bons moments d'enfance s'associe ici à l'impression du risque couru par d'autres, ressentie en toute sécurité. Dans le cas d'histoires racontées, cette sensation est aiguillonnée par la sympathie (ou non) ressentie envers (voire l'identification avec) les personnages, qui nous fait un peu participer à leur aventure.

Le risque dans une société sécurisée

L'hyperspécialisation des sociétés occidentales modernes les rend extrêmement vulnérables, à l'image des espèces fossiles spécialisées, que le moindre changement dans leur environnement menace de disparition, et dont la durée de vie est donc très courte. Dans une société dans laquelle les marges sont réduites au minimum, les flux sont hypertendus, et tout est réglé au millimètre, le moindre grain de sable peut tout dérégler. Ainsi, une chute de neige coupe les fils électriques ou téléphoniques, bloque les autoroutes et cloue les avions au sol. Et si, pendant la dernière guerre, beaucoup de gens pouvaient manger parce qu'ils comptaient dans leur famille des agriculteurs, on peut se demander ce qu'il en serait aujourd'hui. En conséquence, la société cherche à réduire au maximum la probabilité d'incidents pour minimiser les coûts entraînés par ces dérèglements et garder un niveau de risque acceptable. D'où la tendance de notre monde à cultiver le « sécuritaire » et à normaliser les comportements, ce qui se traduit par une inflation de réglementations et de lois, et à rejeter le « risque gratuit ».

Mais cette société cultive pourtant le risque, du moment qu'il soit « acceptable » ou profitable. Il faut donc, soit qu'il participe à une entreprise collective qui donne l'impression de faire avancer ou de valoriser, et dans lequel on puisse s'identifier à ceux qui le courent, soit qu'il soit ressenti plus que couru et n'expose pas à un danger de mort évident, soit qu'il soit rentable.

On parle ainsi de « risque économique » ou de « risque financier » pour justifier les rémunérations exorbitantes de chefs de grandes entreprises, même si, comme le reconnaît T. Piketty, il est bien illusoire de trouver une relation entre le risque supposé et le montant de la rémunération, et que bien des patrons aux résultats contestables ont malgré tout profité de ces largesses. Mais cette vision du risque justifie aussi des orientations politiques, comme le souligne un de nos brillants penseurs : « Le pire risque, c'est celui de ne pas en prendre » (N. Sarkozy). Cette transposition de la notion de risque -qui suggère plutôt et d'abord un danger vital- au domaine économique va de pair avec une remontée spectaculaire de l'argent dans la bourse des valeurs éthiques et sociales.

Le risque de perdre est donc omniprésent dans notre société, dans le domaine .../...

Risque et société - Suite

Etienne Jaillard

économique, comme dans les champs sportifs ou ludiques. Les grands événements sportifs font vivre en direct le suspens du résultat de la compétition, autre valeur-clé de notre société. Mais c'est dans les jeux télévisés qu'on retrouve les ressorts des risques à la fois ressentis, acceptables et profitables. On y met en scène le risque, réel ou plus souvent truqué, mais ressenti par le spectateur, la compétition et ses incertitudes, l'esprit d'équipe et le gain pour le(s) vainqueur(s) qui motive, paradoxalement, le spectateur à s'identifier et prendre parti. On obtient alors un spectacle, et un jeu dont la logique avait été dénoncée par R. Sheckley et Y. Boisset dans *Le prix du danger*, ou par S. Pollack dans *On achève bien les chevaux*. Le risque ressenti participe alors du spectacle et du divertissement qui envahissent notre société de loisirs, comme l'avait anticipé Guy Debord.

Empathie et acceptation du risque

Mais l'évolution de nos sociétés vers une hyperspécialisation et vers l'hyper-sécurisation qui s'en suit semble avoir une autre conséquence. En effet, les sociétés confrontées à un milieu particulièrement hostile (régions arctiques, déserts, montagnes ...) ont à peu près toutes une tradition de solidarité qui se traduit, entre autres, par un devoir quasi sacré d'hospitalité. En effet, le risque faisant partie du quotidien de ces sociétés (froid, soif, faim, égarement, chute ...), le voyageur ou l'étranger de passage, confronté à ce milieu adverse, est perçu comme exposé à ces dangers. La conscience de l'omniprésence du risque vital implique alors un devoir d'assistance à l'étranger, comme le montre également la solidarité des gens de la mer, même si ces derniers ne vivent pas dans le milieu. Il y a plus de sept siècles, Ibn Khaldoun soulignait

l'importance du rôle de la solidarité au sein des peuples nomades à la vie rude, en suggérant que c'était la perte de cette solidarité, liée à l'exercice du pouvoir et au confort de la sédentarité, qui expliquait les déclinés rapides des dynasties successives de conquérants arabes.

Dans nos sociétés hyperspécialisées où l'imprévu est lui-même devenu un risque, les citoyens ont perdu progressivement le contact quotidien avec le risque et en conséquence, les réflexes d'assistance et de solidarité. Ceci, associé au repli individualiste qui caractérise la société de consommation, pourrait expliquer que la majorité de nos contemporains comprenne de moins en moins les prises gratuites de risque (par exemple en montagne), et soit de plus en plus réticente à l'assistance due à ceux que les aléas de la vie ont molestés ou dépouillés. La frilosité d'une Europe en paix depuis 70 ans face à l'afflux de réfugiés de guerre peut aussi être vue au travers de cette perte d'empathie vis-à-vis de personnes fuyant des dangers devenus lointains et abstraits, voire étrangers.

Même si les risques sont diversement ressentis selon leur nature et selon les personnes qui y sont exposées ou y assistent, les sociétés humaines semblent avoir toujours cherché à diminuer les risques effectifs qui les menacent, et les activités humaines –y compris l'alpinisme– à réduire ceux qui les caractérisent. Cette évolution a modifié la perception qu'à la société du risque et a eu tendance à lui rendre étrangers ceux qui en prennent « inutilement ». La sécurité devenant norme et le risque n'existant plus que comme jeu ou comme pari profitable, le terme de cette évolution sera-t-il le refus du risque vital, la condamnation de celui qui le prend, et le rejet de celui qui en rappelle l'existence ?

Membres de l'OPMA :

- AGRESTI	Blaise	- FRANCOU	Bernard
- AMY	Bernard	- HOIBIAN	Olivier
- BALMAIN	Henri	- JAILLARD	Etienne
- BIREBENT	Alain	- MARTIN	Niels
- BODEAU	Hervé	- MARTINOIA	Rozenn
- BONHOMME	Paul	- NICOLLET	Jean-Pierre
- DESCAMPS	Philippe	- ROTILLON	Gilles
- ELZIERE	Georges	- VALLA	François

Correspondants :

- BOURDEAU Philippe
- DECAMP Erik
- DONNADIEU Jean
- ECHEVIN Michel
- PELLICIER Bruno